

Au non de l'amitié : pour en finir avec l'analyste

par Josée Leclerc

L'amitié en psychanalyse n'existe pas. Je veux dire *dans* l'analyse. Amitié de transfert ? Non pas. Mais bien amour de transfert, c'est-à-dire amour et haine + rage, folle de rage d'être si dépendante de vous, de vous désirer autant, de désirer autant que vous m'aimiez, j'ai honte, je suis réduite à rien, tellement besoin de vous, qui êtes-vous ? Un jour, quand je serai grande, je vous épouserai, désir fou de vengeance, de tuer, de détruire, de déchiqueter en petits morceaux épars et de les regarder disparaître, engloutis dans ma violence enragée noire et sans fond, sans fondement, vous êtes si bon pour moi, toujours là attentif et muet, bienveillant et sans jugement, acceptant que je vous déchiquette en petits morceaux épars, je me noie dans une boue visqueuse, culpabilité et remords, une vieille soupe que j'ai envie de vomir, vous me faites... Les monstres sortent de partout, les araignées me clouent au plafond, faut être un peu maso pour (se faire) vivre une chose pareille, tiens, ça se calme on dirait, ça se modère les transports amoureux, je vois...

« J'ai envie de vous. Comment puis-je penser une chose pareille et surtout vous le dire... » « J'ai cru que vous ne voudriez plus me voir, j'étais tellement en colère la dernière fois... » « Vous me dépossédez, vous m'enlevez tous mes moyens, je ne veux plus venir, je ne peux pas ne pas venir !... » Au-delà des mots de mes patient(e)s, j'écoute des paroles, adressées à l'autre, qui

disent la force de l'emprise pour qui se soumet à la résurgence du désir, ce à quoi « donne lieu » le cadre analytique. Intensité de l'affect, provoqué ou suscité par le dispositif de la cure. Dépendance, impuissance, engouement, douleur, rage, amour-haine. Non, *en* psychanalyse, l'amitié n'existe pas.

*Hilflosigkeit*¹. Un mot qui flotte comme un cerf-volant. Rien à voir, pourtant. Laplanche traduit le terme freudien par *désaide*². État sans aide, état d'*insecours*, il s'agit de l'extrême dépendance du petit enfant à son environnement pour sa survie et sa satisfaction ; c'est le caractère « traumatique » de la dépendance fondamentale, physique, certes, mais aussi psychique et affective à l'autre, primaire. Situation de mise en danger potentielle : sans satisfaction, point de vie mais la mort. Freud s'en préoccupera. C'est qu'il y a « autre » chose, à savoir le traumatique de la séduction originaire, séduction inévitable, transmise par l'inconscient parental, et donc constitutive de la psyché humaine : l'effraction du désir de l'autre qui est aussi ouverture du sujet à son propre désir. Mais il ne saurait y avoir de désir sans perte ou sans manque, c'est bien là l'inéluctabilité du désir. Être ouvert au désir de l'autre, c'est être voué à désirer ce qui n'est toujours déjà que manquant. L'*Hilflosigkeit* est au cœur du processus analytique, en plein cœur de l'amour de transfert qui vient rejouer — crûment, cruellement — la séduction traumatique et ses jeux fantasmatiques et permettre d'en élaborer quelque chose. Il sera sans doute question, au fil de l'analyse, de *composer* avec l'inachèvement et l'incomplétude.

¹ *Hil* (anglais) : colline ; *flo* : flotter ; *Sig-mund* Freud ; *Keit/kite* (anglais) : cerf-volant ; sons et associations, en vrac.

² J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, 1990.

Amour et amitié seraient, en analyse, presque antinomiques. Certes, il y a bien de la tendresse et de l'affection, souvent et indéniablement. Mais on ne saurait être ami avec son analyste, ni avec son patient. Ce n'est pas là le sujet de l'analyse, ni sa matière, ni son pathos. S'il y avait jadis correspondance entre *amitié* et *amour*, le mot amitié « n'a évolué que par élimination relative des valeurs érotiques et sentimentales fortes (...)»³. Cela dit fort bien les choses. L'amour de transfert en analyse, c'est bien la puissance des sentiments, voire leur démesure, c'est le désir érotique, c'est le sexuel (et non la sexualité, on connaît la différence) : désirs sexuels infantiles, désirs primitifs, indomptés, ravivés, et éprouvés dans la chair du corps et de la psyché ; désirs projetés, transposés, transférés sur la personne de l'analyste.

L'analyste ne saurait être l'ami. Il y a peu d'amis, pour peu qu'ils en soient de véritables, qui toléreraient d'être l'objet et la cause d'un tel débordement, d'une telle intensité, sans tenter de raisonner la personne, sans tenter d'y mettre fin. L'analyse n'est pas « raisonnable », ni l'analysant, du reste, qui y croit de toutes ses forces, croyance qui prend pour forme et pour mirage la personne propre de l'analyste, mue par l'espoir de combler enfin – à jamais et une fois pour toute – l'« incommensurable ». L'analyste, il va sans dire, ne saurait pas plus être l'amant (*ami* signifiait aussi *amant*), garant, comme il se doit de l'être, du fait que le désir en cause appartient à la vie fantasmatique. Si l'expression érotico-amoureuse n'est pas « raisonnée », elle n'est encouragée que dans ces conditions.

³ *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1994.

La souffrance est à l'attachement ce que le traumatique est au désir. Registre de l'attachement et registre du désir ne sont pas du même ordre, bien qu'ils soient liés. Du premier registre, celui de l'attachement, l'analyse rejoue la rencontre avec l'autre, c'est-à-dire *son* autre : l'autre que soi-même. Blessure infligée au narcissisme lorsque l'existence de l'autre, ou du tiers, produit l'expérience douloureuse (et rageante) qui signe la fin de l'unicité. Mais, plus encore, la scène analytique ouvre sur la rencontre avec l'altérité, avec ce qui nous échappera toujours en propre : la rencontre impossible avec l'étranger *en soi*. Paradoxe de la constitution de l'inconscient : quelque chose se fonde en cela même que ça échappe (à la conscience). Ce qui se dérobe insiste néanmoins pour être considéré, mais ne se dit ni ne se montre directement, toujours à l'insu de celui qui parle, dans les rets du désir, dans les rêves, symptômes et autres lapsus.

D'où l'atteinte. La pensée psychanalytique est fondamentalement, selon moi, une pensée de l'atteinte. Le sujet en psychanalyse est sujet perpétuellement atteint par ce qui l'excède et qui le constitue, par ce qui est à jamais hors d'atteinte directe, mais néanmoins fondateur. On ne saurait en témoigner que du lieu depuis lequel cela nous atteint. On ne pourrait en rendre compte que depuis une position de sujet à l'atteinte et, qui plus est, de sujet soumis à l'*exigence de penser* ce qui l'excède et qui le fonde. C'est là ce qui caractérise selon moi la position épistémologique obligée de tout sujet à la pensée psychanalytique, sujet en déplacement incessant par rapport à un objet de savoir inconciliable et inaccessible directement.

S'il n'y a d'autre manière de penser l'atteinte que de se soumettre à l'exigence d'en penser quelque chose, cela implique, paradoxalement, d'« habiter » ce lieu, im-

possible à occuper, puisque le sujet de l'atteinte est toujours déjà en position d'ouverture... À ce qui l'atteint mais qui demeure « inatteignable » directement. Paradoxalement, donc, ce que la pensée tente de concevoir au sujet d'une atteinte s'efface du même coup, ou reproduit l'effacement qui l'a constituée : penser l'atteinte, le lieu de « mon » atteinte, se dérobe toujours à moi, me dépossède (du fantasme) de ce qui m'est propre, puisque ma réflexion s'ouvre sur l'altérité qui m'institue comme sujet atteint.

La question, dès lors, se pose : comment penser pouvoir penser et écrire, comme je le fais maintenant, au sujet de ce qui déborde aussi foncièrement l'appropriation ? Paradoxe supplémentaire, marqué par une double contrainte et qui instaure une position indécidable : impossibilité de penser et d'écrire directement sur un sujet qui constamment se délie et défie le savoir et, *à la fois*, obligation de tenter de mettre en œuvre, par la pensée et dans l'écriture, ce qu'il en est d'une aporie de la pensée.

C'est le fait de se soumettre, en s'efforçant d'en témoigner, au principe même de l'irréductibilité de l'expérience qui constitue ma réflexion. Aussi n'est-il pas possible de penser et d'écrire sur ce sujet mais bien d'écrire à partir de celui-ci, c'est-à-dire comme sujet à l'atteinte. Ce qui n'est pas sans donner lieu à son tour à une expérience singulière. Dès lors que je tente de témoigner de ce qui porte atteinte, je serais toujours ramenée dans l'expérience même de l'atteinte. D'où la singularité de l'expérience. L'expérience en question ne saurait se rapporter à un vécu, à proprement parler, mais serait plutôt du registre de l'éprouvé : non pas *Erlebnis* (expérience vécue) mais bien *Erfahrung* (éprouvé), suivant la distinction que Lacoue-Labarthe introduit au sujet de l'expérience d'un émoi poétique :

« [...] je propose de l'appeler *expérience*, sous la condition d'entendre strictement le mot – l'*ex-periri* latin, la traversée d'un danger – et de se garder, surtout, de référer la chose à quelque « vécu », ou à de l'anecdote⁴ ». La traversée d'un danger ? Éprouver serait-il donc une entreprise si périlleuse ? Pourtant, quiconque s'est approché de très près de la chose en soi et de son impossible atteinte, dans un processus qui ne peut être « éprouvé » que de l'intérieur, qu'il soit artistique, noétique ou poétique, sait que l'entreprise, ou l'expérience, rapproche irrémédiablement la pensée d'un point qui semble de non-retour, lorsque ça pourrait tout autant basculer, d'un côté *comme* de l'autre.

Peut-être est-ce là l'expérience mallarméenne ? « Ma Pensée s'est pensée » écrivait Mallarmé au terme d'une année effrayante, une « agonie inénarrable », confiait-il à son ami Cazalis. Comment entendre cette phrase singulière ? Ces mots ne disent-ils pas la « dépropriation » de la pensée, ce qui s'impose lorsqu'il s'agit de tenter de penser, à l'instar de Mallarmé et de Nietzsche (pensée de l'éternel retour), une expérience de pensée irréductible, épreuve de l'impossible ? Risque devant ce qui déproprie le moi au profit d'une pensée autonome, une pensée qui, dirait-on, se pense elle-même. Serait-ce le contenu de la pensée qui serait si risquée ? ou ne serait-ce pas plutôt ce qui, dans l'exigence de penser même, ouvrirait la pensée, logique et rationnelle, à un « é-moi » susceptible d'ébranler la cohésion

⁴ *Expérience* vient du latin *experiri*, éprouver, dont le radical *periri* est présent dans *periculum*, péril, risque, danger. À la racine indo-européenne PER, se rattachent l'idée de *traversée* et celle d'*épreuve*. Aussi R. Munier conclut-il : « L'*expérience* est au départ, et fondamentalement sans doute, une mise en danger. » R. Munier, « Réponse à une enquête sur l'expérience », *Mise en page*, n° 1, mai 1972, cité par Ph. Lacoue-Labarthe, *La poésie comme expérience*, Paris, Christian Bourgois, 1986, p. 30-31.

de l'être, devant une chose impensable en soi, mais à quoi l'expérience « donnerait lieu », dans la mise en œuvre d'une pensée qui se pense, qui ne peut que se penser ?

Est-ce aussi la peur qu'aurait éprouvée Hofmannsthal « de se dissoudre dans l'absence de forme » ? C'est paradoxalement cette peur qui lui aurait interdit l'exercice de la poésie « en tant que forme⁵ ». Bien au-delà d'un interdit de pro-crée, Hofmannsthal n'aurait pu donner forme à sa poésie de peur de rencontrer l'absence de forme. La peur du poète témoignerait sans doute de cette « traversée du danger ».

Quel lien établir entre l'expérience poétique ou littéraire et celle de la psychanalyse ? Dans le cas de la première, point de transfert permettant de rejouer *in vivo* scénarios fantasmatiques et désirs refoulés et de faire l'épreuve de l'altérité. On pourrait rappeler, il est vrai, que tout écrit est toujours déjà une adresse à l'autre. On pourrait également poser que ce n'est que dans l'après-coup que l'expérience analytique se pense et s'écrit, une liaison non négligeable entre psychanalyse et écriture. C'est là, je le réitère, la position épistémologique du sujet à la pensée psychanalytique.

Mais sans doute le point de convergence entre ces deux champs est-il à penser du côté de la quête elle-même, de la quête comme épreuve, lorsque celle-ci contraint à occuper ce qui ne peut être qu'une position d'atteinte devant un objet qui défie résolument le savoir. L'objet de la quête, littéraire ou psychanalytique, au sens où je l'entends ici, est toujours en quelque

⁵ Hofmannsthal, H. V., *Lettre de Lord Chandos et autres textes sur la poésie*, traduction française et préface par J.-C. Schneider, Paris, Gallimard, 1992, p. 16-17.

sorte indéterminé ; il n'y a pas d'objet préalablement ou postérieurement identifiable, il n'y a que l'expérience même, *l'ex-pereri*, qui n'a de lieu que celui de l'exigence de la quête. La pensée de Nietzsche, de Mallarmé ou de Blanchot, pour ne nommer que ceux-là, constitue à bien des égards une interrogation sur les fondements de l'être, de la poésie ou du langage — une interrogation qui ne prend forme que dans l'expérience même, dans la mise en œuvre de la pensée du sujet au sujet de ce qui l'excède et qui le fonde. Ir-réductibilité de l'expérience, épreuve d'une quête qui mène sans doute au plus profond de la psyché. Dans le registre de ce qui ne peut être que pensé, qu'il s'agisse du champ psychanalytique ou littéraire, le sujet n'atteindrait pas ce qui l'aurait [ainsi] fondé, c'est-à-dire ses origines *de* sujet, mais bien plutôt l'impossibilité de l'atteinte : l'exigence de penser l'exigence même.

Telle serait, selon moi, l'expérience psychanalytique de l'atteinte, son exigence, et le risque serait peut-être tout autant celui de croire pouvoir penser l'« impensable » de ce qui ne peut pourtant être que pensé. Peut-être n'y aurait-il inscription de ce vers quoi tend la quête que dans la quête elle-même, lorsque celle-ci se pense et s'écrit ? *au lieu* de l'atteinte, il (n') y aurait (que) ce texte.

* * *

Et l'amitié dans tout cela ? L'amitié *en* analyse, ai-je besoin de le redire, ça n'existe pas. L'amour prévaut, l'amour/la haine, passionnel non-endigué. Mais peut-être l'amitié viendrait-elle après, non pas de surcroît comme la « guérison », mais en sus, prime non pas de plaisir mais de gratitude, le sentiment d'avoir traversé (ensemble) une épreuve, celle de l'atteinte, et d'y avoir survécu. La nécessité de se soumettre à l'exigence de

penser ce qui nous institue comme sujet atteint, la rencontre impossible avec l'étranger en soi, cela ouvrirait un espace « autre » d'expérience, un espace d'in-quiétude, qui pourrait permettre... mais permettre quoi ? Les mots de la logique ordinaire ne sauraient le traduire... ou alors, ils seraient simples. Ceux-ci, par exemple : une certaine indulgence vis-à-vis de soi et des autres, une appropriation de son désir, l'amour/la haine compris, une ouverture à l'altérité/étrangèreté constitutive qui nous déloge d'une position arrogante de maîtrise et de certitude —dispositions peut-être propices à l'intimité, celle de l'amour et de l'amitié ? lorsque l'atteinte aura été à la fois *pensée* et *pansée* ? Panser l'atteinte, comme traumatique, dans l'expérience de l'atteinte impossible.

Jardins de Métis. Une femme, la jeune trentaine, un oiseau à épaule. Un bel oiseau, jaune, flamboyant, avec une crête ; une sorte de petit perroquet vagabonde de son épaule à son bras, picorant gentiment le cou de la jeune femme. Je manifeste mon étonnement, voire mon admiration, devant tant de grâce et de docilité — devant la puissance d'un tel attachement ? Mal m'en prit. Pour que l'oiseau fasse ainsi preuve (?) d'autant de diligence, m'apprendra-t-elle, il aura fallu lui couper les ailes... Étonnement, sidération, je suis prise à mon tour, comme l'oiseau castré, clouée sur place, cloué le bec. Et allez hop, pourquoi ne pas « a-sujettir » l'objet de convoitise ? Ainsi il ne se dérobera plus. Devant l'irréductibilité du désir, devant ce qui nous échappera toujours en propre, l'humain serait parfois capable de bien ingénieuses et saisissantes trouvailles.